

GUY
DE MAUPASSANT



**RÉCITS
DE VOYAGE**

**AU SOLEIL • SUR L'EAU
LA VIE ERRANTE**

Guy de Maupassant

ARTHAUD

Récits de voyages

Guy de Maupassant

Édition présentée par Jean-Claude Perrier

Récits de voyages

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-2569-9

MAUPASSANT, AU « SOLEIL NOIR DE LA MÉLANCOLIE »

Dans une belle envolée prémonitoire, Guy de Maupassant avait déclaré au poète José-Maria de Heredia : « Je suis entré dans la littérature comme un météore, j'en sortirai comme un coup de foudre. » En effet. Si l'on compte depuis ses tout débuts en littérature avec le recueil *Des vers*, puis la nouvelle *Boule-de-Suif* dans l'ouvrage collectif des *Soirées de Médan*, autour de Zola, tous deux parus en 1880, jusqu'à ses derniers contes et à son troisième récit de voyage, *La Vie errante* (1890), la carrière de l'écrivain aura duré à peine une dizaine d'années.

Une décennie active, prolifique, couronnée de succès dès son premier recueil de contes, *La Maison Tellier* (1881), un best-seller qui confère à son auteur, âgé de trente et un ans, la gloire et la fortune. À la manière d'un Dumas (père), avec qui il présente nombre d'affinités (le côté épicurien, voire jouisseur, le plaisir de la navigation, le goût des voyages...), ce forçat de la plume ne va plus s'arrêter de travailler tant que sa santé lui en laissera la capacité. Il multiplie les collaborations journalistiques, notamment au *Gaulois* et au *Gil Blas*, auxquels il livre bien plus de chroniques qu'il n'en reprendra en trois forts volumes. Cette expérience des salles de rédaction nourrira son illustre *Bel-Ami* (1885). Il s'essaie au théâtre, publie, au rythme de trois, quatre ou cinq livres par an, pas moins de six romans, seize volumes de

nouvelles, trois récits de voyages... Car il voyage, également, à partir de 1881, envoyé spécial en Afrique du Nord pour *Le Gaulois*, jusqu'en 1888-1889, en Tunisie à nouveau. Il y a chez cet homme, dans la première partie de sa vie, du boulimique. C'est un vrai Normand, un sportif, un athlète qui court les champs et les grèves, chasse, navigue et canote, mange, boit, baise (il n'y a guère d'autre mot, pour ce grand aficionado des amours vénales, à qui l'on ne connut aucun attachement durable), fait la fête avec ses amis. Un joyeux compagnon, qui mène grand train, se fait construire une superbe maison à Étretat, et des yachts portant le nom de *Bel-Ami*. Dumas, toujours...

Jusqu'à ce que le destin le rattrape. On pense qu'il a contracté la syphilis vers le milieu des années 1870. Maladie qui, combinée à un terrain psychologique fragile (son frère Hervé est mort fou à trente-trois ans), commence à le marquer sérieusement vers le milieu des années 1880. Surmenage, hypersensibilité, angoisses, excès en tout genre, terribles névralgies qu'il « soigne » à grand renfort de drogues (éther, morphine, haschich), profonde dépression, tentations suicidaires, misanthropie. Maupassant s'aigrit, se sent mal dans son époque, laquelle s'est pourtant montrée clémente avec lui. De plus en plus, il fuit ses contemporains, cette vie mondaine parisienne qu'il n'a jamais vraiment aimée – et cruellement dépeinte dans *Bel-Ami*, par exemple, mais il n'est guère plus indulgent envers la bonne bourgeoisie bigote de sa province. Il vilipende son temps, la modernité, la machine et le progrès technique, le « enrichissez-vous » et l'argent-roi, la vulgarité, la « populace » et la démocratie, que symbolisent en 1889 l'Exposition universelle et la tour Eiffel, « ce squelette disgracieux et géant » dont il se montre un adversaire résolu. À rebours, il exalte le classicisme, pose à l'homme de lettres, à l'artiste inadapté à son siècle, au dandy, à l'aristocrate.

Il y a chez lui du Flaubert (qui fut son maître à penser, son parrain dans la carrière des lettres), du Baudelaire, du Huysmans – le mysticisme en moins : pour avoir été interne au séminaire

d'Yvetot, il a toujours détesté la religion –, voire du Barbey d'Aureville. Du Nerval aussi, celui d'*El Desdichado*, pour la noirceur et la mélancolie. Alors, tant qu'il le peut, Maupassant prend la tangente, s'évade, et cap au Sud toute. Corse, Italie, Algérie, Tunisie seront ses destinations de prédilection. Là, il se sent mieux, il se sent libre. Et il couche par écrit ses itinéraires, ses états d'âme (parfois bien noirs), ses réflexions, ses choses vues, le tout plus ou moins fidèlement, plus ou moins reconstitué après coup, voire « fictionné ». Un peu à la manière de son contemporain Pierre Loti, qui faisait semblant de tenir une rigoureuse chronologie dans ses journaux de voyage. Un autre écorché vif, un artiste inadapté à son temps et à son monde, l'Occident, qui a passé sa vie à chercher, ailleurs, une forme de bonheur. Surtout en Orient, dans le monde arabe, vers qui le poussait un puissant tropisme. Tout comme Maupassant, même si ce dernier se montre plus sévère vis-à-vis de l'islam, dont le « fanatisme » et l'embrigadement des fidèles l'impressionnent et l'angoissent. L'époque actuelle ne saurait lui donner tort, et on lira sous sa plume, dans *Au soleil* et *La Vie errante*, des descriptions saisissantes, des analyses véritablement prophétiques. En bon journaliste, lorsqu'il était d'humeur, il aimait à aller au contact, à parler avec les gens, à jouer les guides de voyage pour nous, lecteurs, comme si on y était.

Dans *La Vie errante* (1890), il raconte sa visite, à Tunis, d'un hôpital psychiatrique où sont internés des malheureux devenus fous pour avoir abusé du kif, le haschich local. Fasciné, compatissant, il se dit « troublé d'une émotion confuse, plein de pitié, peut-être d'envie [c'est nous qui soulignons], pour quelques-uns de ces hallucinés ». Au moment où paraît son livre, l'un de ses derniers, l'écrivain commence à présenter des symptômes pathologiques graves : regard fixe, propos incohérents, hypocondrie, délire de persécution, agressivité... Fin 1891, il prend conscience de son état et, le 1^{er} janvier 1892, à Nice où il était venu rendre visite à sa mère, tente de s'ouvrir la gorge avec un coupe-papier. Il

en réchappe. On le transporte à Paris, où il est interné à la maison Blanche. Il y passera dix-huit mois, sans avoir repris conscience, alternant périodes de prostration et crises de démence qui le condamnent à la camisole de force. C'est là qu'il meurt le 6 juillet 1893, un mois avant ses quarante-trois ans.

Cet homme entier, qui ne s'intéressait pas au « misérable petit tas de secrets » (Malraux) qui constitue une destinée humaine, surtout celle des écrivains, dont, en parfait tenant de « l'art pour l'art », il détestait l'idée qu'on leur consacre une biographie, cet agoraphobe qui refusait même qu'on le prenne en photographie, ce grand angoissé dont l'âme oscillait sans cesse, comme un pendule affolé, entre la lumière et l'ombre, cet écrivain d'une intense sensibilité, au style parfaitement limpide – fruit d'une impitoyable méthode inculquée par le maître Flaubert –, tout Maupassant est à la manœuvre dans ses trois récits de voyages, moins connus que le reste de sa production, mais en rien mineurs, *Au soleil*, *Sur l'eau*, *La Vie errante*, rassemblés ici par ordre chronologique de publication, 1884, 1886, 1890. Rien que leurs titres, en apparence banals et prosaïques, définissent en fait le projet de Maupassant, ses aspirations, son goût profond pour les voyages, le dépaysement. Sans parler de la modernité de ses jugements, en particulier sur le colonialisme français en Afrique du Nord...

Le « météore » Maupassant s'est consumé au feu de la folie ; son œuvre brille encore, tel un « soleil noir ».

JEAN-CLAUDE PERRIER

AU SOLEIL

PRÉSENTATION

Sous ce titre en apparence innocent, Guy de Maupassant publie, en 1884, le premier de ses trois livres « de voyages ». En fait, il s'agit, pour une large part, de reprise, emploi et réaménagement – parfois hasardeux – d'articles parus dans les différents journaux auxquels il a collaboré, en particulier *Le Gaulois*. *Au soleil* se présente comme le reportage d'une mission qu'il a effectuée à l'été 1881, en tant qu'envoyé spécial du *Gaulois*, justement, en Algérie, où menaçait une nouvelle guerre en rébellion contre la présence française, laquelle, dans ces années 1880, était encore assez récente. Si la prise d'Alger remontait à 1830, la conquête de l'ensemble du territoire algérien (Kabylie comprise) ne s'était achevée qu'en 1857, et encore le vaste pays ne fut-il jamais réellement pacifié. La suite de l'histoire l'a démontré à l'envi.

Après un prologue particulièrement sombre, où il exprime son mal-être, son désir de « fuir, partir ! fuir les lieux connus, les hommes [...] et les mêmes pensées, surtout ! », ainsi que son attirance vers l'Afrique, « par un impérieux besoin, par la nostalgie du Désert ignoré, comme par le pressentiment d'une passion qui va naître », Maupassant entre dans le factuel, avec son embarquement à Marseille, le 6 juillet 1881, sur l'*Abd-el-Kader* (ô ironie), un paquebot de marchandises qui assurait la traversée. Durant le

trajet, les passagers causent, et ils causent de politique, bien sûr, des « événements ». Ce qui permet à l'écrivain de jouer sur deux registres à la fois. Un émerveillement, classique, sur l'arrivée dans la baie d'Alger, et un violent réquisitoire contre la colonisation, « la civilisation brutale » du pays, ce qu'il appelle « un contresens ». Le ton est donné, il n'en changera jamais. « C'est nous qui avons l'air de barbares au milieu de ces barbares, brutes il est vrai, écrit-il, mais qui sont chez eux. »

Après Alger, il poursuit en train vers Oran, « une vraie ville d'Europe, [...], plus espagnole que française », puis s'enfonce déjà vers le sud. En train toujours, il découvre le Saïda où combattit l'émir Abd el-Kader, une ville de garnison, et rencontre une vieille Alsacienne misérable et pathétique. Alors que souffle le sirocco, il parvient à se faire embarquer dans un train ravitailleur en armes et munitions, destinées à nos troupes en lutte contre des tribus en révolte plus ou moins permanente. Maupassant fait son travail de reporter. Il va voir, sillonne la province d'Alger de tribu en tribu, rencontre des témoins, les interviewe, raconte. Mais il juge également, sans guère d'indulgence pour aucune des deux parties. « Notre système de colonisation consiste à ruiner l'Arabe », estime-t-il. Mais aussi, en plein ramadan, cause d'« une furieuse exaltation », il compare les fidèles en prière à la grande mosquée d'Alger, « ces fanatiques maigres », à des soldats prussiens en ordre de bataille. Prémonitoire ? Il préfère de loin la casbah en fête, la nuit, après la rupture du jeûne, avec ses bordels et ses cafés, ambiance qui lui évoque les *Mille et une nuits*.

Mais cap au sud, vers le ksar de Boukhari, gros village mais « commune de plein exercice », trait d'union avec le fameux Sahara. Il y croise des Oulad-Naïl, ces « courtisanes du désert » tout en voiles et en bijoux, qui dansent dans un café. Fasciné par ces femmes, il en profite pour se lancer dans une violente digression et charge contre l'homosexualité masculine, qui le met très mal à l'aise, lui, le macho hétérosexuel de base, et qu'il stigmatise

méchamment, avec le vocabulaire de son époque : « amour anormal », « antinaturel », etc. Il cherche aussi des explications rationnelles à ce « vice » : la rareté des femmes, le climat échauffant pour les sens, la vieille tradition orientale de Sodome...

Heureusement, une expédition à cheval avec deux lieutenants et une petite escorte, dans le désert jusqu'à Boghar afin de repérer tous les points d'eau, nous le montre sous un jour plus aimable. Un épisode pittoresque, à la Loti, où l'on est hébergé chez des caïds qui sont autant de voleurs, sous la tente où l'on vous sert le café, ou alors le fameux « kous-kous » dont Maupassant, gourmand, se montre friand. Outre leur mission première, les officiers français rendent aussi la justice contre des cadis (juges locaux) corrompus. La petite troupe affronte ensuite une tempête de sable, traverse un désert salé, le Zar'ez, repaire des vipères, tarentules, lézards et autres crapauds. Puis parvient enfin à l'oasis de Bou-Saada, sur la route du Mزاب, « un paysage de rêve », malgré les Juifs du cru, qui sont tous d'affreux usuriers, tandis que les Moza-bites, eux, sont tous de braves et honnêtes commerçants...

Vient la Kabylie. Maupassant prend fait et cause pour les autochtones, Berbères spoliés par les Arabes, dénonce l'incurie de l'administration coloniale française, incapable de régler le problème des chefs coutumiers, les tout-puissants aghas, qu'il faudrait, selon lui, remplacer par des fonctionnaires civils théoriquement intègres. Dans ce pays divisé, morcelé, règne une certaine anarchie, tandis que le golfe de Bougie (« une cité d'Opéra » où il demeure six jours) flambe d'incendies de maquis allumés par des Kabyles eux-mêmes, suscitant enquêtes, polémiques... On se croirait en Corse, autre région où Maupassant a voyagé et séjourné.

Le périple se poursuit par Sétif, ville qu'il juge laide, puis Constantine, tout le contraire : « la cité phénomène », « la cité des passions », où il célèbre, cette fois, la beauté des femmes juives, la gaieté et la coquetterie des petites filles, « de la graine d'amour qui vient d'éclorre ». Il visite encore le superbe palais d'Hadj-

Ahmed, avec ses jardins, et se serait bien attardé, « mais il faut partir, et gagner Bône, jolie ville blanche qui rappelle celles des côtes de France sur la Méditerranée », évidemment. Le *Kléber* attend déjà, à quai, fumant, de se mettre en marche.

Ainsi s'achève, de façon un peu abrupte, le texte principal. Mais les éditeurs y ont ajouté trois fragments, qui épaississent le recueil, en lui donnant un côté bric-à-brac. *Aux eaux*, pseudo-journal de voyage farfêlu du marquis de Roseveyre, parti en Suisse prendre les eaux en 1880. *En Bretagne*, un périple à grandes guides effectué par Maupassant en 1882, de Vannes à Douarnenez, en suivant la côte. Après avoir fustigé la nullité des guides de voyage existant de son temps, l'écrivain se lance dans une évocation échevelée de la terre « nourrice des légendes », avec ses fameux druides. À Ouessant, un vieux prêtre, avec son terrible cantique, rappelle le destin terrible de la cité d'Ys, engloutie. Enfin, dans *Le Creusot*, un Maupassant enthousiaste raconte sa visite à l'usine de métallurgie de M. Schneider : « Quelle féerie ! écrit-il. C'est le royaume du Fer, où règne Sa Majesté le Feu ! » Consciencieusement, il explore les forges, le marteau-pilon, le laminoir, s'extasie sur l'acier Bessemer.

J.-C. P.

À Pol Arnault

AU SOLEIL

La vie si courte, si longue, devient parfois insupportable. Elle se déroule, toujours pareille, avec la mort au bout. On ne peut ni l'arrêter, ni la changer, ni la comprendre. Et souvent une révolte indignée vous saisit devant l'impuissance de notre effort. Quoi que nous fassions, nous mourrons ! Quoi que nous croyions, quoi que nous pensions, quoi que nous tentions, nous mourrons. Et il semble qu'on va mourir demain sans rien connaître encore, bien que dégoûté de tout ce qu'on connaît. Alors on se sent écrasé sous le sentiment de « l'éternelle misère de tout », de l'impuissance humaine et de la monotonie des actions.

On se lève, on marche, on s'accoude à sa fenêtre. Des gens en face déjeunent, comme ils déjeunaient hier, comme ils déjeuneront demain : le père, la mère, quatre enfants. Voici trois ans, la grand-mère était encore là. Elle n'y est plus. Le père a bien changé depuis que nous sommes voisins. Il ne s'en aperçoit pas ; il semble content ; il semble heureux. Imbécile !

Ils parlent d'un mariage, puis d'un décès, puis de leur poulet qui est tendre, puis de leur bonne qui n'est pas honnête. Ils s'inquiètent de mille choses inutiles et sottes. Imbéciles !

La vue de leur appartement, qu'ils habitent depuis dix-huit ans, m'emplit de dégoût et d'indignation. C'est cela, la vie ! Quatre murs, deux portes, une fenêtre, un lit, des chaises, une table, voilà !

Prison ! prison ! Tout logis qu'on habite longtemps devient prison ! Oh ! fuir, partir ! fuir les lieux connus, les hommes, les mouvements pareils aux mêmes heures, et les mêmes pensées, surtout !

Quand on est las, las à pleurer du matin au soir, las à ne plus avoir la force de se lever pour boire un verre d'eau, las des visages amis vus trop souvent et devenus irritants, des odieux et placides voisins, des choses familières et monotones, de sa maison, de sa rue, de sa bonne qui vient dire : « que désire monsieur pour son dîner », et qui s'en va en relevant à chaque pas, d'un ignoble coup de talon, le bord effiloqué de sa jupe sale, las de son chien trop fidèle, des taches immuables des tentures, de la régularité des repas, du sommeil dans le même lit, de chaque action répétée chaque jour, las de soi-même, de sa propre voix, des choses qu'on répète sans cesse, du cercle étroit de ses idées, las de sa figure vue dans la glace, des mines qu'on fait en se rasant, en se peignant, il faut partir, entrer dans une vie nouvelle et changeante.

Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité connue pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve.

Une gare ! un port ! un train qui siffle et crache son premier jet de vapeur ! un grand navire passant dans les jetées, lentement, mais dont le ventre halète d'impatience et qui va fuir là-bas, à l'horizon, vers des pays nouveaux ! Qui peut voir cela sans frémir d'envie, sans sentir s'éveiller dans son âme le frissonnant désir des longs voyages ?

On rêve toujours d'un pays préféré, l'un de la Suède, l'autre des Indes ; celui-ci de la Grèce et celui-là du Japon. Moi je me sentais attiré vers l'Afrique par un impérieux besoin, par la nostalgie du Désert ignoré, comme par le pressentiment d'une passion qui va naître.

Je quittai Paris le 6 juillet 1881. Je voulais voir cette terre du soleil et du sable en plein été, sous la pesante chaleur, dans l'éblouissement furieux de la lumière.

Au soleil

Tout le monde connaît la magnifique pièce de vers du grand poète Leconte de Lisle :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe, en nappes d'argent, des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

C'est le midi du désert, le midi épandu sur la mer de sable immobile et illimitée, qui m'a fait quitter les *bords fleuris* de la Seine chantés par M^{me} Deshoulières, et les bains frais du matin, et l'ombre verte des bois pour traverser les solitudes ardentes.

Une autre cause donnait en ce moment à l'Algérie un attrait particulier. L'insaisissable Bou-Amama conduisait cette campagne fantastique qui a fait dire, écrire et commettre tant de sottises. On affirmait aussi que les populations musulmanes préparaient une insurrection générale, qu'elles allaient tenter un dernier effort, et qu'aussitôt après le Ramadan la guerre éclaterait d'un seul coup par toute l'Algérie. Il devenait extrêmement curieux de voir l'Arabe à ce moment, de tenter de comprendre son âme, ce dont ne s'inquiètent guère les colonisateurs.

Flaubert disait quelquefois : « On peut se figurer le désert, les pyramides, le Sphinx, avant de les avoir vus ; mais ce qu'on ne s'imagine point, c'est la tête d'un barbier turc accroupi devant sa porte. »

Ne serait-il pas encore plus curieux de connaître ce qui se passe dans cette tête ?

LA MER

Marseille palpite sous le gai soleil d'un jour d'été. Elle semble rire, avec ses grands cafés pavoisés, ses chevaux coiffés d'un chapeau de paille comme pour une mascarade, ses gens affairés et bruyants. Elle semble grise avec son accent qui chante par les rues, son accent que tout le monde fait sonner comme par défi. Ailleurs un Marseillais amuse, et paraît une sorte d'étranger, écorchant le français ; à Marseille, tous les Marseillais réunis donnent à l'accent une exagération qui prend les allures d'une farce. Tout le monde parler comme ça, c'est trop, tron de l'air ! Marseille au soleil transpire, comme une belle fille qui manquerait de soins, car elle sent l'ail, la gueuse, et mille choses encore. Elle sent les innommables nourritures que grignotent les Nègres, les Turcs, les Grecs, les Italiens, les Maltais, les Espagnols, les Anglais, les Corses, et les Marseillais aussi, pécaïre, couchés, assis, roulés, vautés sur les quais.

Dans le bassin de la Joliette les lourds paquebots, le nez tourné vers l'entrée du port, chauffent, couverts d'hommes qui les emplissent de paquets et de marchandises.

L'un d'eux, l'*Abd-el-Kader*, se met tout à coup à pousser des mugissements, car le sifflet n'existe plus ; il est remplacé par une sorte de cri de bête, une voix formidable qui sort du ventre fumant du monstre.

Le vaste navire quitte son point d'attache, passe doucement au milieu de ses frères encore immobiles, sort du port, et, brusquement, le capitaine ayant jeté par son porte-voix qui descend dans les profondeurs du bateau, le commandement : « En route », il s'élance, pris d'une ardeur, ouvre la mer, laisse derrière lui un long sillage, pendant que fuient les côtes et que Marseille s'enfonce à l'horizon.

C'est l'heure du dîner, à bord. Peu de monde. On ne se rend guère en Afrique en juillet. Au bout de la table, un colonel, un ingénieur, un médecin, deux bourgeois d'Alger avec leurs femmes.

On parle du pays où l'on va, de l'administration qu'il lui faut.

Le colonel réclame énergiquement un gouverneur militaire, parle tactique dans le désert et déclare que le télégraphe est inutile et même dangereux pour les armées. Cet officier supérieur a dû éprouver quelque désagrément de guerre par la faute du télégraphe.

L'ingénieur voudrait confier la colonie à un inspecteur général des ponts et chaussées qui ferait des canaux, des barrages, des routes et mille autres choses.

Le capitaine du bâtiment laisse entendre, avec esprit, qu'un marin ferait bien mieux l'affaire, l'Algérie n'étant abordable que par mer.

Les deux bourgeois signalent les fautes grossières du gouverneur ; et chacun rit, s'étonnant qu'on puisse être aussi maladroit.

Puis on remonte sur le pont. Rien que la mer, la mer calme, sans un frisson, et dorée par la lune. Le lourd bateau paraît glisser dessus, laissant derrière lui un long sillage bouillonnant, où l'eau battue semble du feu liquide.

Le ciel s'étale sur nos têtes, d'un noir bleuâtre, ensemencé d'astres que voile par instants l'énorme panache de fumée vomie par la cheminée ; et le petit fanal en haut du mât a l'air d'une grosse étoile se promenant parmi les autres. On n'entend rien que le ronflement de l'hélice dans les profondeurs du navire. Qu'elles

Au soleil

sont charmantes, les heures tranquilles du soir sur le pont d'un bâtiment qui fuit !

Toute la journée du lendemain, on pense étendu sous la tente, avec l'Océan de tous les côtés. Puis la nuit revient, et le jour reparaît. On a dormi dans l'étroite cabine, sur la couchette en forme de cercueil. Debout, il est quatre heures du matin.

Quel réveil ! Une longue côte, et, là-bas, en face, une tache blanche qui grandit – Alger !

ALGER

Féerie inespérée et qui ravit l'Esprit ! Alger a passé mes attentes. Qu'elle est jolie, la ville de neige sous l'éblouissante lumière ! Une immense terrasse longe le port, soutenue par des arcades élégantes. Au-dessus s'élèvent de grands hôtels Européens et le quartier Français, au-dessus encore s'échelonne la ville arabe, amoncellement de petites maisons blanches, bizarres, enchevêtrées les unes dans les autres, séparées par des rues qui ressemblent à des souterrains clairs. L'étage supérieur est supporté par des suites de bâtons peints en blanc ; les toits se touchent. Il y a des descentes brusques en des trous habités, des escaliers mystérieux vers des demeures qui semblent des terriers pleins de grouillantes familles arabes. Une femme passe, grave et voilée, les chevilles nues, des chevilles peu troublantes, noires des poussières accumulées sur les sueurs.

De la pointe de la jetée le coup d'œil sur la ville est merveilleux. On regarde, extasié, cette cascade éclatante de maisons dégringolant les unes sur les autres du haut de ta montagne jusqu'à la mer. On dirait une écume de torrent, une écume d'une blancheur folle ; et, de place en place, comme un bouillonnement plus gros, une mosquée éclatante luit sous le soleil.

Partout grouille une population stupéfiante. Des gueux innombrables, vêtus d'une simple chemise, ou de deux tapis cousus en forme de chasuble, ou d'un vieux sac percé de trous pour la tête et les bras, toujours nu-jambes et nu-pieds, vont, viennent, s'injurient, se battent, vermineux, loqueteux, barbouillés d'ordure et puant la bête.

Tartarin dirait qu'ils sentent le « Teur » (Turc) et on sent le Teur partout ici.

Puis il y a tout un monde de mioches à la peau noire, méfis de kabyles, d'arabes, de nègres et de blancs, fourmilière de cireurs de bottes, harcelants comme des mouches, cabriolants et hardis, vicieux à trois ans, malins comme des singes, qui vous injurient en arabe et vous poursuivent en français de leur éternel « cié mosieu ». Ils vous tutoient et on les tutoie. Tout le monde ici d'ailleurs se dit « Tu ». Le cocher qu'on arrête dans la rue vous demande « Où je mènerai Toi ». Je signale cet usage aux cochers parisiens qui sont dépassés en familiarité.

J'ai vu le jour même de mon arrivée un petit fait sans importance et qui pourtant résume à peu près l'histoire de l'Algérie et de la colonisation.

Comme j'étais assis devant un café, un jeune moricaud s'empara, de force, de mes pieds et se mit à les cirer avec une énergie furieuse. Après qu'il eut frotté pendant un quart d'heure et rendu le cuir de mes bottines plus luisant qu'une glace, je lui donnai deux sous. Il prononça « méci mosieu » mais ne se releva pas. Il restait accroupi entre mes jambes, tout à fait immobile, roulant des yeux comme s'il se fût trouvé malade. Je lui dis : « Vatt'en donc, arbiço. » Il ne répondit point, ne remua pas, puis, tout à coup, saisissant à pleins bras sa boîte à cirage il s'enfuit de toute sa vitesse. Et j'aperçus un grand nègre de seize ans qui se détachait d'une porte où il s'était caché et s'élançait sur mon cireur. En quelques bonds il l'eut rejoint, puis il le gifla, le fouilla, lui arracha ses deux sous qu'il engloutit dans sa poche et s'en alla

tranquillement en riant, pendant que le misérable volé hurlait d'une épouvantable façon.

J'étais indigné. Mon voisin de table, un officier d'Afrique, un ami, me dit : « Laissez donc, c'est la hiérarchie qui s'établit. Tant qu'ils ne sont pas assez forts pour prendre les sous des autres, ils cirent. Mais dès qu'ils se sentent en état de rouler les plus petits ils ne font plus rien. Ils guettent les cireurs et les dévalisent. » Puis mon compagnon ajouta en riant : « Presque tout le monde en fait autant, ici. »

Le quartier Européen d'Alger, joli de loin, a, vu de près, un aspect de ville neuve poussée sous un climat qui ne lui conviendrait point. En débarquant, une large enseigne vous tire l'œil : « Skating-Rink Algérien » ; et, dès les premiers pas, on est saisi, gêné, par la sensation du progrès mal appliqué à ce pays, de la civilisation brutale, gauche, peu adaptée aux mœurs, au ciel et aux gens. C'est nous qui avons l'air de barbares au milieu de ces barbares, brutes il est vrai, mais qui sont chez eux, et à qui les siècles ont appris des coutumes dont nous semblons n'avoir pas encore compris le sens.

Napoléon III a dit un mot sage (peut-être soufflé par un ministre) : « Ce qu'il faut à l'Algérie ce ne sont pas des conquérants, mais des initiateurs. » Or nous sommes restés des conquérants brutaux, maladroits, infatués de nos idées toutes faites. Nos mœurs imposées, nos maisons parisiennes, nos usages choquent sur ce sol comme des fautes grossières d'art, de sagesse et de compréhension. Tout ce que nous faisons semble un contresens, un défi à ce pays, non pas tant à ses habitants premiers qu'à la terre elle-même.

J'ai vu quelques jours après mon arrivée un bal en plein air à Mustapha. C'était la fête de Neuilly. Des boutiques de pain d'épice, des tirs, des loteries, le jeu des poupées et des couteaux, des somnambules, des femmes-silures, et des calicots dansant avec des demoiselles de magasin les vrais quadrilles de Bullier,

Récits de voyages

tandis que derrière l'enceinte où l'on payait pour entrer, dans la plaine large et sablonneuse du champ de manœuvres, des centaines d'Arabes, couchés, sous la lune, immobiles en leurs loques blanches, écoutaient gravement les refrains des chahuts sautés par les Français.

LA PROVINCE D'ORAN

Pour aller d'Alger à Oran il faut un jour en chemin de fer. On traverse d'abord la plaine de la Mitidja, fertile, ombragée, peuplée. Voilà ce qu'on montre au nouvel arrivé pour lui prouver la fécondité de notre colonie. Certes la Mitidja et la Kabylie sont deux admirables pays. Or la Kabylie est actuellement plus habitée que le Pas-de Calais par kilomètre carré ; la Mitidja le sera bientôt autant. Que veut-on coloniser par là ? Mais je reviendrai sur ce sujet.

Le train roule, avance ; les plaines cultivées disparaissent ; la terre devient nue et rouge, la vraie terre d'Afrique. L'horizon s'élargit, un horizon stérile et brûlant. Nous suivons l'immense vallée du Chelif, enfermée en des montagnes désolées, grises et brûlées, sans un arbre, sans une herbe. De place en place la ligne des monts s'abaisse, s'entrouvre comme pour mieux montrer l'affreuse misère du sol dévoré par le soleil. Un espace démesuré s'étale, tout plat, borné, là-bas, par la ligne presque invisible des hauteurs perdues dans une vapeur. Puis sur les crêtes incultes, parfois, de gros points blancs, tout ronds, apparaissent, comme des œufs énormes pondus là par des oiseaux géants. Ce sont des marabouts élevés à la gloire d'Allah.

Dans la plaine jaune, interminable, quelquefois on aperçoit un bouquet d'arbres, des hommes debout, des Européens hâlés, de

grande taille, qui regardent filer le convoi, et, tout près de là, des petites tentes, pareilles à de gros champignons, d'où sortent des soldats barbus. C'est un hameau d'agriculteurs protégé par un détachement de ligne.

Puis, dans l'étendue de terre stérile et poudreuse on distingue, si loin qu'on la voit à peine, une sorte de fumée, un nuage mince qui monte vers le ciel et semble courir sur le sol. C'est un cavalier qui soulève, sous les pieds de son cheval, la poussière fine et brûlante. Et chacune de ces nuées sur la plaine indique un homme dont on finit par distinguer le burnous clair presque imperceptible.

De temps en temps, des campements d'indigènes. On les découvre à peine, ces douars, auprès d'un torrent desséché où des enfants font paître quelques chèvres, quelques moutons ou quelques vaches (paître semble infiniment dérisoire). Les huttes de toile brune, entourées de broussailles sèches, se confondent avec la couleur monotone de la terre. Sur le remblai de la ligne un homme à la peau noire, à la jambe nue, nerveuse et sans mollets, enveloppé de haillons blanchâtres, contemple gravement la bête de fer qui roule devant lui.

Plus loin c'est une troupe de nomades en marche. La caravane s'avance dans la poussière, laissant un nuage derrière elle. Les femmes et les enfants sont montés sur des ânes ou des petits chevaux ; et quelques cavaliers marchent gravement en tête, d'une allure infiniment noble.

Et c'est ainsi toujours. Aux haltes du train, d'heure en heure, un village européen se montre : quelques maisons pareilles à celles de Nanterre ou de Rueil, quelques arbres brûlés alentour dont l'un porte des drapeaux tricolores, pour le 14 juillet, puis un gendarme grave devant la porte de sortie, semblable aussi au gendarme de Rueil ou de Nanterre.

La chaleur est intolérable. Tout objet de métal devient impossible à toucher, même dans le wagon. L'eau des gourdes brûle la bouche. Et l'air qui s'engouffre par la portière semble soufflé

par la gueule d'un four. À Orléansville, le thermomètre de la gare donne, à l'ombre, quarante-neuf degrés passés !

On arrive à Oran pour dîner.

Oran est une vraie ville d'Europe, commerçante, plus espagnole que française, et sans grand intérêt. On rencontre par les rues de belles filles aux yeux noirs, à la peau d'ivoire, aux dents claires. Quand il fait beau, on aperçoit, paraît-il, à l'horizon les côtes de l'Espagne, leur patrie.

Dès qu'on a mis le pied sur cette terre africaine, un besoin singulier vous envahit, celui d'aller plus loin, au sud.

J'ai donc pris, avec un billet pour Saïda, le petit chemin de fer à voie étroite qui grimpe sur les hauts plateaux. Autour de cette ville rôde avec ses cavaliers l'insaisissable Bou-Amama.

Après quelques heures de route on atteint les premières pentes de l'Atlas. Le train monte, souffle, ne marche plus qu'à peine, serpente sur le flanc des côtes arides, passe auprès d'un lac immense formé par trois rivières que garde, amassées dans trois vallées, le fameux barrage de l'Habra. Un mur colossal, long de cinq cents mètres, haut et large de quarante mètres, contient, suspendus au-dessus d'une plaine démesurée, quatorze millions de mètres cubes d'eau.

(Ce barrage s'est écroulé l'an suivant, noyant des centaines d'hommes, ruinant un pays entier. C'était au moment d'une grande souscription nationale pour des inondés hongrois ou espagnols. Personne ne s'est occupé de ce désastre français.)

Puis nous passons par des défilés étroits entre deux montagnes qu'on dirait incendiées depuis peu, tant elles ont la peau rouge et nue ; nous contournons des pics, nous filons le long des pentes, nous faisons des détours de dix kilomètres pour éviter les obstacles, puis nous nous précipitons dans une plaine à toute vitesse, en zigzaguant toujours un peu, comme par suite de l'habitude prise.

Les wagons sont tout petits, la machine grosse comme celle d'un tramway. Elle semble parfois exténuée, râle, geint, ou rage,

va si doucement qu'on la suivrait au pas, et tout à coup elle repart avec furie.

Toute la contrée est aride et désolée. Le Roi d'Afrique, le Soleil, le grand et féroce ravageur a mangé la chair de ces vallons, ne laissant que la pierre et une poussière rouge où rien ne pourrait germer.

Saïda ! c'est une petite ville à la française qui ne semble habitée que par des généraux. Ils sont au moins dix ou douze et paraissent toujours en conciliabule. On a envie de leur crier : « Où est aujourd'hui Bou-Amama, mon général ? » La population civile n'a pour l'uniforme aucun respect.

L'auberge du lieu laisse tout à désirer. Je me couche sur une paillasse dans une chambre blanchie à la chaux. La chaleur est intolérable. Je ferme les yeux pour dormir. Hélas !

Ma fenêtre est ouverte, donnant sur une petite cour. J'entends aboyer des chiens. Ils sont loin, très loin, et jappent par saccades comme s'ils se répondaient.

Mais bientôt ils approchent, ils viennent ; ils sont là maintenant contre les maisons, dans les vignes, dans les rues. Ils sont là, cinq cents, mille peut-être, affamés, féroces, les chiens qui gardaient sur les hauts plateaux les campements des Espagnols. Leurs maîtres tués ou partis, les bêtes ont rôdé, mourant de faim ; puis elles ont trouvé la ville, et elles la cernent, comme une armée. Le jour, elles dorment dans les ravins, sous les roches, dans les trous de la montagne ; et, sitôt la nuit tombée, elles gagnent Saïda pour chercher leur vie.

Les hommes qui rentrent tard chez eux marchent le revolver au poing, suivis, flairés par vingt ou trente chiens jaunes pareils à des renards.

Ils aboient à présent d'une façon continue, effroyable, à rendre fou. Puis d'autres cris s'éveillent, des glapissements grêles ; ce sont les chacals qui arrivent ; et parfois on n'entend plus qu'une voix plus forte et singulière, celle de l'hyène, qui imite le chien pour l'attirer et le dévorer.

Jusqu'au jour dure sans repos cet horrible vacarme.

Saïda, avant l'occupation française, était protégée par une petite forteresse édifiée par Abd-el-Kader.

La ville nouvelle est dans un fond, entourée de hauteurs pelées. Une mince rivière, qu'on peut presque sauter à pieds joints, arrose les champs alentour où poussent de belles vignes.

Vers le sud les monts voisins ont l'aspect d'une muraille, ce sont les derniers gradins conduisant aux hauts plateaux.

Sur la gauche se dresse un rocher d'un rouge ardent, haut d'une cinquantaine de mètres et qui porte sur son sommet quelques maçonneries en ruines. C'est là tout ce qui reste de la Saïda d'Abd-el-Kader. Ce rocher, vu de loin, semble adhérent à la montagne, mais si on l'escalade, on demeure saisi de surprise et d'admiration. Un ravin profond, creusé entre des murs tout droits, sépare l'ancienne redoute de l'émir de la côte voisine. Elle est, cette côte, en pierre de pourpre et entaillée par places par des brèches où tombent les pluies d'hiver. Dans le ravin coule la rivière au milieu d'un bois de lauriers-roses. D'en haut on dirait un tapis d'Orient étendu dans un corridor. La nappe de fleurs paraît ininterrompue, tachetée seulement par le feuillage vert qui la perce par endroits.

On descend en ce vallon par un sentier bon pour des chèvres.

La rivière, fleuve là-bas (l'Oued Saïda), ruisseau pour nous, s'agite dans les pierres sous les grands arbustes épanouis, saute des roches, écume, ondoie et murmure. L'eau est chaude, presque brûlante. D'énormes crabes courent sur les bords avec une singulière rapidité, les pinces levées en me voyant. De gros lézards verts disparaissent dans les feuillages. Parfois un reptile glisse entre les cailloux.

Le ravin se rétrécit comme s'il allait se refermer. Un grand bruit sur ma tête me fait tressaillir. Un aigle surpris s'envole de son repaire, s'élève vers le ciel bleu, monte à coups d'aile lents et forts, si large qu'il semble toucher aux deux murailles.

Au bout d'une heure on rejoint la route qui va vers Aïn-el-Hadjar en gravissant le mont poudreux.

Devant moi une femme, une vieille femme en jupe noire, coiffée d'un bonnet blanc, chemine, courbée, un panier au bras gauche et tenant de l'autre, en manière d'ombrelle, un immense parapluie rouge. Une femme ici ! Une paysanne en cette morne contrée où l'on ne voit guère que la haute négresse cambrée, luisante, chamarrée d'étoffes jaunes, rouges ou bleues, et qui laisse sur son passage un fumet de chair humaine à tourner les cœurs les plus solides.

La vieille, exténuée, s'assit dans la poussière, haletante sous la chaleur torride. Elle avait une face ridée par d'innombrables petits plis de peau comme ceux des étoffes qu'on fronce, un air las, accablé, désespéré.

Je lui parlai. C'était une Alsacienne qu'on avait envoyée en ces pays désolés, avec ses quatre fils, après la guerre. Elle me dit :

« Vous venez de là-bas ? »

Ce « là-bas » me serra le cœur.

« Oui. »

Et elle se mit à pleurer. Puis elle me conta son histoire bien simple.

On leur avait promis des terres. Ils étaient venus, la mère et les enfants. Maintenant trois de ses fils étaient morts sous ce climat meurtrier. Il en restait un, malade aussi. Leurs champs ne rapportaient rien, bien que grands, car ils n'avaient pas une goutte d'eau. Elle répétait, la vieille : « De la cendre, Monsieur, de la cendre brûlée. Il n'y vient pas un chou, pas un chou, pas un chou ! » s'obstinant à cette idée de chou qui devait représenter pour elle tout le bonheur terrestre.

Je n'ai jamais rien vu de plus navrant que cette bonne femme d'Alsace jetée sur ce sol de feu où il ne pousse pas un chou. Comme elle devait souvent penser au pays perdu, au pays vert de sa jeunesse, la pauvre vieille !

En me quittant, elle ajouta : « Savez-vous si on donnera des terres en Tunisie ? On dit que c'est bon par là. Ça vaudra toujours mieux qu'ici. Et puis je pourrai peut-être y rattraper mon garçon. »

Tous nos colons installés au-delà du Tell en pourraient dire à peu près autant.

Un désir me tenait toujours, celui d'aller plus loin. Mais, tout le pays étant en guerre, je ne pouvais m'aventurer seul. Une occasion s'offrit, celle d'un train allant ravitailler les troupes campées le long des chotts.

C'était par un jour de sirocco. Dès le matin le vent du sud se leva, soufflant sur la terre ses haleines lentes, lourdes, dévorantes. À sept heures le petit convoi se mit en route, emportant deux détachements d'infanterie avec leurs officiers, trois wagons-citernes pleins d'eau et les ingénieurs de la Compagnie, car depuis trois semaines aucun train n'était allé jusqu'aux extrêmes limites de la ligne que les Arabes ont pu détruire.

La machine « *l'Hyène* » part bruyamment s'avancant vers la montagne droite, comme si elle voulait pénétrer dedans. Puis soudain elle fait une courbe, s'enfonce dans un étroit vallon, décrit un crochet, et revient passer à cinquante mètres au-dessus de l'endroit où elle courait tout à l'heure. Elle tourne de nouveau, trace des circuits, l'un sur l'autre, monte toujours en zigzag, déroulant un grand lacet qui gagne le sommet du mont.

Voici de vastes bâtiments, des cheminées de fabriques, une sorte de petite ville abandonnée. Ce sont les magnifiques usines de la Compagnie franco-algérienne. C'est là qu'on préparait l'alfa avant le massacre des Espagnols. Ce lieu s'appelle Aïn-el-Hadjar.

Nous montons encore. La locomotive souffle, râle, ralentit sa marche, s'arrête. Trois fois elle essaye de repartir, trois fois elle demeure impuissante. Elle recule pour prendre de l'élan, mais reste encore sans force au milieu de la pente trop rude.

Alors les officiers font descendre les soldats qui, égrenés le long du train, se mettent à pousser. Nous repartons lentement au pas d'un homme. On rit, on plaisante ; les lignards blaguent la machine. C'est fini. Nous voici sur les hauts plateaux.

Le mécanicien, le corps penché en dehors regarde sans cesse la voie qui peut être coupée ; et nous autres, nous inspectons l'horizon, très attentifs, en éveil dès qu'un filet de poussière semble indiquer au loin un cavalier encore invisible. Nous portons des fusils et des revolvers.

Parfois, un chacal s'enfuit devant nous ; un énorme vautour s'envole, abandonnant la carcasse d'un chameau presque entièrement dépecé ; des poules de Carthage, très semblables à des perdrix, gagnent des touffes de palmiers nains.

À la petite halte de Tafraoua, deux compagnies de ligne sont campées. Ici, on a tué beaucoup d'Espagnols.

À Kralfallah, c'est une compagnie de zouaves qui se fortifient à la hâte, édifiant leurs retranchements avec des rails, des poutres, des poteaux télégraphiques, des balles d'alfa, tout ce qu'on trouve. Nous déjeunons là ; et les trois officiers, tous trois jeunes et gais, le capitaine, le lieutenant et le sous-lieutenant nous offrent le café.

Le train repart. Il court interminablement dans une plaine illimitée que les touffes d'alfa font ressembler à une mer calme. Le sirocco devient intolérable, nous jetant à la face l'air enflammé du désert ; et, parfois, à l'horizon, une forme vague apparaît. On dirait un lac, une île, des rochers dans l'eau : c'est le mirage. Sur un talus, voici des pierres brûlées et des ossements d'homme : les restes d'un Espagnol. Puis, d'autres chameaux morts, toujours dépecés par des vautours.

On traverse une forêt ! Quelle forêt ! Un océan de sable où des touffes rares de genévriers ressemblent à des plants de salade dans un potager gigantesque ! Désormais aucune verdure, sauf l'alfa, sorte de jonc d'un vert bleu qui pousse par touffes rondes et couvre le sol à perte de vue.

Parfois on croit voir un cavalier dans le lointain. Mais il disparaît ; on s'était peut-être trompé.

Nous arrivons à l'Oued-Fallete, au milieu d'une étendue toujours morne et déserte. Alors je m'éloigne à pied avec deux compagnons, vers le sud encore. Nous gravissons une colline basse sous une écrasante chaleur. Le sirocco charrie du feu ; il sèche la sueur sur le visage à mesure qu'elle apparaît, brûle les lèvres et les yeux, dessèche la gorge. Sous toutes les pierres on trouve des scorpions.

Autour du convoi arrêté et qui a l'air de loin d'une grosse bête noire couchée sur la terre sèche, les soldats chargent les voitures envoyées du campement voisin.

Puis ils s'éloignent dans la poussière, lentement, d'un pas accablé, sous l'écrasant soleil. On les voit longtemps, longtemps, s'en aller là-bas, sur la gauche ; puis on n'aperçoit plus que le nuage gris qu'ils soulèvent au-dessus d'eux.

Nous restons à six maintenant auprès du train. On ne peut plus toucher à rien, tout brûle. Les cuivres des wagons semblent rougis au feu. On pousse un cri si la main rencontre l'acier des armes.

Voici quelques jours, la tribu des Rezaïna, tournant aux rebelles, traversa ce chott que nous n'avions pu atteindre, car l'heure nous force à revenir. La chaleur fut telle durant le passage de ce marais desséché que la tribu fugitive perdit tous ses bourri-cots de soif, et même seize enfants, morts entre les bras de leurs mères.

La machine siffle. Nous quittons l'Oued-Fallete. Un remarquable fait de guerre rendit alors ce lieu célèbre dans la contrée.

Une colonne y était établie, gardée par un détachement du 15^e de ligne. Or, une nuit, deux goumiers se présentent aux avant-postes, après dix heures de cheval, apportant un ordre pressant du général commandant à Saïda. Selon l'usage, ils agitent une torche pour se faire reconnaître. La sentinelle, recrutée arrivant de France, ignorant les coutumes et les règles du service en campagne dans

Récits de voyages

le Sud, et nullement prévenue par ses officiers, tire sur les courriers. Les pauvres diables avancent quand même ; le poste saisit les armes ; les hommes prennent position, et une fusillade terrible commence. Après avoir essuyé cent cinquante coups de fusil, les deux Arabes, enfin, se retirent ; l'un d'eux avait une balle dans l'épaule. Le lendemain, ils rentraient au quartier général, rapportant leurs dépêches.

BOU-AMAMA

Bien malin celui qui dirait, même aujourd'hui, ce qu'était Bou-Amama. Cet insaisissable farceur, après avoir affolé notre armée d'Afrique, a disparu si complètement qu'on commence à supposer qu'il n'a jamais existé.

Des officiers dignes de foi, qui croyaient le connaître, me l'ont décrit d'une certaine façon ; mais d'autres personnes non moins honnêtes, sûres de l'avoir vu, me l'ont dépeint d'une autre manière.

Dans tous les cas, ce rôdeur n'a été que le chef d'une bande peu nombreuse, poussée sans doute à la révolte par la famine. Ces gens ne se sont battus que pour vider les silos ou piller des convois. Ils semblent n'avoir agi ni par haine, ni par fanatisme religieux, mais par faim. Notre système de colonisation consistant à ruiner l'Arabe, à le dépouiller sans repos, à le poursuivre sans merci et à le faire crever de misère, nous verrons encore d'autres insurrections.

Une autre cause peut-être à cette campagne est la présence sur les hauts plateaux des alfatiers espagnols.

Dans cet océan d'alfa, dans cette morne étendue verdâtre, immobile sous le ciel incendié, vivait une vraie nation, des hordes d'hommes à la peau brune, aventuriers que la misère ou d'autres raisons avaient chassés de leur patrie. Plus sauvages, plus redoutés

que les Arabes, isolés ainsi, loin de toute ville, de toute loi, de toute force, ils ont fait, dit-on, ce que faisaient leurs ancêtres sur les terres nouvelles ; ils ont été violents, sanguinaires, terribles envers les habitants primitifs.

La vengeance des Arabes fut épouvantable.

Voici, en quelques lignes, l'origine apparente de l'insurrection.

Deux marabouts prêchaient ouvertement la révolte dans une tribu du Sud. Le lieutenant Weinbrenner fut envoyé avec la mission de s'emparer du caïd de cette tribu. L'officier français avait une escorte de *quatre* hommes. Il fut assassiné.

On chargea le colonel Innocenti de venger cette mort, et on lui envoya comme renfort l'aga de Saïda.

Or, en route, le goum de l'aga de Saïda rencontra les Trafis qui se rendaient également auprès du colonel Innocenti. Des querelles s'élevèrent entre les deux tribus ; les Trafis firent défection et allèrent se mettre sous les ordres de Bou-Amama. C'est ici que se place l'affaire de Chellala qui a été cent fois racontée. Après le sac de son convoi, le colonel Innocenti, qui semble avoir été accusé bien légèrement par l'opinion publique, remonta à marches forcées vers le Kreïder, afin de refaire sa colonne, et laissa la route entièrement libre à son adversaire. Celui-ci en profita.

Mentionnons un fait curieux. Le même jour, les dépêches officielles signalaient en même temps Bou-Amama sur deux points distants l'un de l'autre de cent cinquante kilomètres.

Ce chef, profitant de l'entière liberté qu'on lui donnait, passa à douze kilomètres de Géryville, tua en route le brigadier Bringeard, envoyé avec quelques hommes seulement en plein pays révolté pour établir les communications télégraphiques ; puis il remonta au nord.

C'est alors qu'il traversa le territoire des Hassassenas et des Harrars, et qu'il donna vraisemblablement à ces deux tribus le mot d'ordre pour le massacre général des Espagnols, qu'elles devaient exécuter peu après.

Enfin, il arriva à Aïn-Kétifa, et deux jours plus tard il campait à Haci-Tirsine, à vingt-deux kilomètres seulement de Saïda.

L'autorité militaire, inquiète enfin, prévint, le 10 juin au soir, la Compagnie franco-algérienne de faire rentrer tous ses agents, le pays n'étant pas sûr. Des trains circulèrent toute la nuit jusqu'à l'extrême limite de la ligne; mais on ne pouvait, en quelques heures, faire revenir les chantiers disséminés sur un territoire de cent cinquante kilomètres, et le 11, au point du jour, les massacres commencèrent.

Ils furent accomplis surtout par les deux tribus des Hassassenas et des Harrars exaspérés contre les Espagnols qui vivaient sur leurs territoires.

Et cependant, sous prétexte de ne point les pousser à la révolte, on a laissé tranquilles ensuite ces tribus, qui ont égorgé près de trois cents personnes, hommes, femmes et enfants. Des cavaliers arabes trouvés chargés de dépouilles, avec des robes de femmes espagnoles sous leurs selles, ont été relâchés, dit-on, sous prétexte que les preuves manquaient.

Donc, le 10 au soir, Bou-Amama campait à Haci-Tirsine, à vingt-deux kilomètres de Saïda. À la même heure, le général Cérez télégraphiait au gouverneur que le chef révolté tentait de repasser dans le Sud.

Les jours suivants le hardi marabout pillait les villages de Tafraoua et de Kralfallah, chargeant tous ses chameaux de butin, emportant la valeur de plusieurs millions en vivres et en marchandises.

Il remonta de nouveau à Haci-Tirsine pour reconstituer sa troupe; puis il divisa son convoi en deux parties, dont l'une se dirigea vers Aïn-Kétifa. Là, elle fut arrêtée et pillée par le goum de Sharraouï (colonne Brunetière).

L'autre section, commandée par Bou-Amama lui-même, se trouvait prise entre la colonne du général Détrie campée à El-Maya et la colonne Mallaret postée près du Kreïder, à Ksar-el-Krelifa. Il fallait passer entre les deux, ce qui n'était pas facile.

Bou-Amama envoya alors un parti de cavaliers devant le camp du général Détrie qui le poursuivit, avec toute sa colonne, jusqu'à Aïn-Sfisifa, bien au-delà du Chott, persuadé qu'il tenait le marabout devant lui. La ruse avait réussi. La voie était libre. Le lendemain du départ du général, le chef insurgé occupait son camp, c'était le 14 juin.

De son côté le colonel Mallaret, au lieu de garder le passage du Kreïder, s'était campé à Ksar-el-Krelifa, quatre kilomètres plus loin. Bou-Amama envoya aussitôt un fort détachement de cavaliers défilé devant le colonel qui se contenta de tirer les six coups de canon légendaires. Et, pendant ce temps, le convoi de chameaux chargés passait tranquillement le chott au Kreïder, seul point où la traversée fût facile. De là le marabout dut aller mettre ses provisions à l'abri chez les Mograr, sa tribu, à quatre cents kilomètres au sud de Geryville.

D'où viennent, dira-t-on, des faits si précis ? De tout le monde. Ils seront naturellement contestés par l'un sur un point, par l'autre sur un autre point. Je ne puis rien affirmer, n'ayant fait que recueillir les renseignements qui m'ont paru les plus vraisemblables. Il serait d'ailleurs impossible d'obtenir en Algérie un détail certain sur ce qui se passe ou s'est passé à trois kilomètres du point où l'on se trouve. Quant aux nouvelles militaires, elles semblaient, pendant toute cette campagne, fournies par un mauvais plaisant. Le même jour, Bou-Amama a été signalé sur six points différents par six chefs de corps qui croyaient le tenir. Une collection complète des dépêches officielles avec un petit supplément contenant celles des agences autorisées constituerait un recueil tout à fait drôle. Certaines dépêches, dont l'in vraisemblance était trop évidente, ont d'ailleurs été arrêtées dans les bureaux, à Alger.

Une caricature spirituelle, faite par un colon, m'a paru expliquer assez bien la situation. Elle représentait un vieux général, gros, galonné, moustachu, debout en face du désert. Il considérait d'un œil perplexe le pays immense, nu et vallonné, dont les

GUY DE MAUPASSANT

RÉCITS DE VOYAGE

Corse, Italie, Algérie, Tunisie, à bord du *Bel-Ami*, Guy de Maupassant veut échapper à cette vie mondaine parisienne qu'il n'a jamais vraiment aimée. La lumière et les eaux turquoise de la Méditerranée l'aident pour un temps à oublier ses ennuis de santé et à éprouver un sentiment de liberté. Il couche par écrit ses itinéraires, ses états d'âme (parfois bien noirs), ses réflexions, ses choses vues, le tout plus ou moins fidèlement, plus ou moins reconstitué, voire « fictionné ».

Dans ses trois ultimes récits de voyages, *Au soleil*, *Sur l'eau*, *La vie errante*, tout Maupassant est à la manœuvre. L'écrivain, journaliste en vue, y révèle ses aspirations, son goût profond pour les voyages, le dépaysement, sans oublier la modernité de ses jugements.

© adoc-photos

